

RAGNAR
JÓNASSON
KATRÍN
JAKOBSDÓTTIR

REY

KJA

VIK

EXTRAIT
EXCLUSIF





RAGNAR JÓNASSON

Le maître du polar islandais, Ragnar Jónasson, est devenu l'un des romanciers internationaux les plus reconnus. Et c'est en France, un pays qu'il aime profondément, qu'il remporte le plus grand succès : plus d'un million de livres vendus. Il est l'auteur de la série mettant en scène l'enquêteur Ari Thór (dont le roman phénomène *Snjór*) et de la trilogie à succès *La Dame de Reykjavík*. Grand lecteur d'Agatha Christie, il a aussi traduit la plupart de ses romans en islandais.

KATRÍN JAKOBSDÓTTIR

Le parcours de la Première ministre d'Islande, Katrín Jakobsdóttir, passionnée de littérature policière, n'est rien de moins que singulier. Après des études de Lettres à l'université de Reykjavík et un mémoire de recherche sur l'écrivain islandais Arnaldur Indridason, elle devient conseillère linguistique et écrit pour plusieurs médias islandais. Écologiste, féministe et antimilitariste, elle est nommée Première ministre d'Islande en 2017, devenant ainsi la première écologiste à la tête d'un gouvernement dans le monde. *Reykjavík*, son premier roman, coécrit avec Ragnar Jónasson, est déjà un phénomène en Islande et très attendu à l'international.

Reykjavík



RAGNAR
JÓNASSON

KATRÍN
JAKOBSDÓTTIR

Reykjavík

Traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salaün

Éditions
de La Martinière

Titre original : Reykjavík
© Ragnar Jónasson & Katrín Jakobsdóttir, 2022
Publié avec l'aimable autorisation
de la Copenhagen Literary Agency A/S, Copenhagen

© Pour la traduction française, Édition de La Martinière, 2023
Une marque de la société EDLM

Extrait exclusif non-corrigé
Ne peut être vendu ou diffusé sans
autorisation préalable de l'éditeur

PREMIÈRE PARTIE

1956

6 août

Le chapeau gris s'envola par-dessus bord.

Kristján était sorti de la timonerie pour contempler la vue sur la baie de Faxe et regarder l'île qui se rapprochait peu à peu, basse et verte sur fond de montagnes. Lorsqu'une soudaine rafale de vent avait soufflé sur le petit bateau de pêche, il s'était empressé de lever les mains, mais pas assez vite. Il n'avait pas réussi à le rattraper. Il ne l'aurait pas admis à voix haute, mais ce n'était pas une si grande perte, ce chapeau. Un cadeau de Noël de sa fiancée qui ne lui allait pas vraiment. À présent, il avait un prétexte pour s'en acheter un nouveau.

Il arriverait donc tête nue sur la petite île de Videy, située juste au large de la capitale, mais quelle importance ? Il perdait probablement son temps avec cette visite, de toute façon. Âgé d'une vingtaine d'années, il se voyait rarement confier des missions aussi délicates. Mais son supérieur au sein des services de police étant absent, Kristján était de service durant

la Fête des commerçants¹ et son week-end prolongé de festivités.

Le bref été islandais semblait déjà terminé en ce matin d'août. Impossible de s'abriter du vent sur ce bateau et le soleil refusait de se montrer. En l'absence de ligne de ferry régulière entre Reykjavík et la petite île, Kristján avait dû improviser et négocier avec un vieux pêcheur de sa connaissance.

– On est presque arrivés, Kristján ! lança ce dernier d'une voix rauque.

Kristján se contenta de hocher la tête, mouvement que le capitaine ne pouvait voir, et ferma un bouton supplémentaire de son manteau pour se protéger du froid. Il fallait voir le bon côté des choses : cette excursion possédait au moins le mérite de bousculer un peu sa routine. Il jeta un coup d'œil vers la côte qui s'éloignait derrière lui tandis que dans sa tête résonnait la chanson « *Ó, borg mín borg*² » de Haukur Morthens. Il n'avait cessé de l'entendre à la radio au cours de la semaine.

Une femme d'une trentaine d'années l'attendait sur la jetée. Kristján demanda au pêcheur de revenir le chercher une heure et demie plus tard. En comptant le trajet jusqu'à Reykjavík, il aurait consacré toute sa matinée à cette visite.

1. La Fête des commerçants est un jour férié en Islande. Chaque année, elle est célébrée le premier lundi du mois d'août.

2. « Ô ma douce ville ».

La femme lui tendit la main.

– Ólöf Blöndal, dit-elle, l'air sévère, sans un sourire.
Je vous souhaite la bienvenue à Videy.

– Enchanté, je m'appelle Kristján.

Quelque chose dans l'attitude de cette femme l'intriguait. Elle avait le regard fuyant, tout en semblant sincèrement soulagée de le voir.

– Allons-y, enchaîna-t-elle, une pointe d'hésitation dans la voix.

Il lui emboîta le pas et remonta le quai derrière elle. Les cheveux roux coupés court, elle portait un épais pull en laine.

Nichés entre deux collines, qui constituaient l'unique relief de l'île, deux bâtiments blancs apparurent : Videyjarstofa, une vieille demeure coloniale danoise, et une petite église à son côté. Alors qu'ils se rapprochaient, Kristján constata leur état de décrépitude : la peinture s'écaillait sur les murs et le cadre des fenêtres. Un peu plus loin, il remarqua des dépendances délabrées, dont l'une ressemblait à une étable, reliques d'une époque lointaine. À mi-chemin vers l'église, Ólöf s'arrêta, se retourna et dit :

– Nous n'habitons pas là-bas. Notre maison est à quelques pas. Mon mari y est.

Kristján hochla la tête.

– Il n'y a personne qui... ?

Elle l'interrompit :

– Nous avons les clés de Videyjarstofa, mais ce n'est pas un lieu de résidence. La bâtisse n'est pas en si

mauvais état, compte tenu de son âge. Elle a deux cents ans, vous savez.

– Cette jeune fille, Lára...

Elle le coupa de nouveau :

– Il vaut mieux que vous en parliez avec mon mari.

Ils marchèrent côte à côte en silence. Malgré les rafales occasionnelles et l'absence de soleil, le froid n'était pas si mordant. Quelques minutes passèrent, il demanda :

– Excusez-moi, mais... Vous habitez ici, votre mari et vous ?

– Nous avons emménagé au printemps dans une maison qui appartient à ma famille. Nous logions ici aussi l'été dernier. C'est...

Elle hésita une seconde.

– C'est un lieu fascinant.

Kristján n'en doutait pas, l'île était belle, pittoresque avec ses prairies vertes entourées des eaux bleues de la baie, elles-mêmes surplombées par la silhouette impressionnante du mont Esja, cependant il ne décelait pas la moindre conviction dans la voix d'Ólöf, bien au contraire.

D'un ton gêné, elle ajouta :

– La maison n'est plus très loin, elle se situe à peu près à mi-chemin entre Videyjarstofa et l'ancienne école.

Kristján commençait à se demander si sa venue sur Videy n'était pas le fruit d'un malentendu. Certes, cette femme lui renvoyait une impression curieuse, un peu indéfinissable, mais rien dans ses réactions n'indiquait une affaire urgente.

Il laissa son esprit divaguer quelques instants. Si le grand air lui procurait toujours le plus grand bien, il aurait préféré profiter autrement de cette journée d'été. Ces dernières années, lui et quelques vieux amis d'enfance s'étaient mis à l'alpinisme à leurs heures perdues, une passion inspirée par l'exploit d'Edmund Hillary et de Tenzing Norgay sur le mont Everest trois ans auparavant. Si Kristján n'avait aucun espoir d'accomplir un jour une telle prouesse, il avait déjà beaucoup progressé. Quelques jours plus tôt, on avait annoncé que le pic de Hraundrangi, dans la vallée d'Öxnadalur au nord de l'Islande, avait été gravi pour la première fois. Kristján connaissait de nom les deux Islandais qui s'étaient lancés dans cette ascension avec un Américain. Que n'aurait-il pas donné pour se trouver là-bas, plutôt que sur cette île au relief pour ainsi dire inexistant.

Il avançait d'un pas prudent, prenant garde aux irrégularités du terrain. Sa mère se moquait toujours de la démarche des hommes islandais, qui semblent chercher à éviter les bosses, même sur un sol parfaitement plat. Il tenait surtout à rentrer chez lui sans se tordre la cheville – et sans abîmer son costume. Il en possédait trois ; le gris clair qu'il portait ce jour-là était le plus récent, celui à rayures commençait à fatiguer et le noir ne lui servait que pour les cérémonies ou les enterrements.

Une vieille maison en bois noire et à la peinture écaillée apparut devant lui. La bâtisse avait clairement connu des jours meilleurs. Une sterne arctique vola au-dessus de sa tête. Il s'apprêtait à attraper son chapeau

pour la faire fuir quand il se souvint qu'il devait flotter quelque part sur les eaux de la baie.

– Ne vous inquiétez pas, lui dit Ólöf. La période de nidification est terminée, elle ne va pas vous attaquer.

Le ton de sa voix s'était adouci, comme si elle avait oublié l'espace d'une seconde qu'elle accompagnait un policier en service. Son mari ne sortit pas dans la cour pour les accueillir, et Kristján se demanda s'il avait suggéré à sa femme de venir le chercher. Cela faisait partie des habitudes du couple, ou fallait-il y lire autre chose ?

– Entrez, lui dit-elle sèchement lorsqu'ils eurent atteint la porte de la maison.

Kristján pénétra dans le vestibule, ouvert sur le salon. Il faisait chaud à l'intérieur, presque trop compte tenu de la saison.

– Óttar ? s'exclama-t-elle. Óttar ! Il est arrivé.

Kristján entendit du mouvement au-dessus de sa tête, le bruit des pas résonnait distinctement dans cette vieille maison en bois. Sans prononcer un mot de plus, Ólöf s'avança dans le salon et tira une chaise de l'imposante table en chêne pour l'inviter à s'asseoir.

Il s'exécuta et patienta tandis qu'elle prenait place à son tour.

– Bonjour, dit l'homme qui descendait l'escalier. Je m'appelle Óttar, vous devez être le dénommé Kristján ?

– Tout à fait. Merci beaucoup pour votre accueil. Je n'ai pu vous en parler que brièvement au téléphone, mais nous nous inquiétons au sujet de Lára.

– Elle voulait partir, répliqua Óttar sans détour. Elle a décidé de mettre fin à son séjour ici. Je ne sais pas pourquoi. Nous étions si contents d'elle au début de l'été. Elle travaillait dur, ne se ménageait pas. Mais que voulez-vous, les jeunes sont comme ça...

Son visage demeurait impassible tandis qu'il exposait ces faits. Kristján jeta un coup d'œil en direction d'Ólöf, qui baissa aussitôt la tête.

– Quel âge avait-elle, déjà ? demanda Kristján, même s'il connaissait la réponse.

– Quinze ans, répondit-elle d'une voix timide.

– Quinze ans, répéta Kristján. Et elle souhaitait rentrer à Reykjavík ? Chez elle ?

– Oui, acquiesça Óttar.

– Quand ?

– Vendredi. Vendredi matin. J'ai protesté, évidemment. Elle s'était engagée à rester tout l'été à notre service, mais impossible de lui faire changer d'avis.

À nouveau, Kristján regarda Ólöf. Parfaitement immobile, elle fixait le sol.

– Comme je vous l'ai expliqué au téléphone, ses proches sont sans nouvelles...

Kristján laissa cette phrase en suspens quelques secondes, observant leur réaction. Ólöf ne leva pas les yeux, et Óttar demeurait toujours aussi inexpressif.

– Elle a donc quitté l'île vendredi ?

Óttar hocha la tête.

– J'aurais peut-être dû poser la question autrement : l'avez-vous vue partir ?

– On ne distingue pas le quai d'ici. Accompagner cette jeune fille jusqu'à son bateau ne faisait pas partie de mes responsabilités. Si les gens veulent partir, c'est leur affaire, en ce qui me concerne.

– Et vous, Ólöf, vous l'avez vue prendre le bateau ? Elle secoua la tête.

– Je n'ai rien vu, répondit-elle, mais sa voix sonnait creux.

– Comment comptait-elle rejoindre Reykjavík ?

– Je ne sais pas, dit Óttar. Elle a juste dit que quelqu'un allait venir la chercher en bateau, sans doute un ami ou un proche. Je ne surveille pas le trafic sur la jetée.

– Vous avez votre propre bateau ? demanda Kristján.

– Oui, bien sûr. Mais elle n'a pas réclamé qu'on la ramène et, pour être honnête, étant donné l'embarras dans lequel elle nous mettait, je n'étais pas exactement disposé à le lui proposer. Et puis, comme je viens de vous l'expliquer, elle m'avait dit s'être organisée de son côté.

– Êtes-vous sûrs qu'elle est bien partie ?

– Qu'est-ce que c'est que cette question ? s'agaça Óttar. Évidemment, que nous en sommes sûrs ! Elle nous a dit au revoir, et on ne l'a pas revue depuis.

Kristján se tourna vers Ólöf et attendit qu'elle réponde. D'abord silencieuse, elle finit par lâcher :

– Oui, elle est forcément partie, puisqu'elle a emporté ses affaires.

– Elle téléphonait régulièrement à ses parents,

reprit Kristján. Comme elle ne les a pas contactés du week-end, ils ont commencé à s'inquiéter.

Il se tut un instant puis demanda :

– Ils n'ont pas cherché à vous joindre ?

– Si, absolument, acquiesça Óttar. Et je leur ai dit la même chose qu'à vous. Je ne sais pas pourquoi vous vous êtes senti obligé de faire le déplacement jusqu'ici. Nous aurions tout à fait pu répondre à vos questions au téléphone. Vous voyez bien que cette gamine n'est plus là !

– Je dois parcourir l'île pour m'en assurer. Videy, c'est plutôt grand, non ?

– Trois kilomètres d'un bout à l'autre, répondit Óttar.

– La plus grande île de la baie, glissa Ólöf.

– Il y a beaucoup d'endroits où l'on pourrait éventuellement se cacher, j'imagine ?

– Eh bien..., hésita-t-elle. Il y a notre maison, et Videyjarstofa. Et la vieille église. L'ancienne école, aussi. Et...

– Je ne crois pas que tu aies besoin de lui énumérer tous les bâtiments, Ólöf. Monsieur peut faire ce que bon lui semble, s'il estime devoir fouiller toute l'île. Même si je ne vois pas pourquoi Lára aurait éprouvé le besoin de se cacher ici pendant tout un week-end.

– Comment se sentait-elle ?

– Que voulez-vous dire ? demanda Óttar.

– Vous a-t-elle semblé inquiète ? préoccupée ? Aviez-vous l'impression qu'elle gardait un secret ? Qu'elle vous cachait quelque chose ?

Óttar ouvrit la bouche pour répondre, mais il hésita. Après un court instant de réflexion, il dit :

– Elle allait très bien. Elle s’ennuyait chez nous, c’est tout. Tant pis pour elle. Nous choisirons mieux l’été prochain.

– Je vois. Quoi qu’il en soit, elle ne s’est pas manifestée auprès de ses parents. Ce qui pose des questions, voilà tout. Il est tout à fait probable qu’elle ait quitté l’île vendredi, mais...

Óttar l’interrompt :

– Probable ? Elle a quitté l’île, point final ! Ce qui s’est passé après ne nous regarde absolument pas. Si un bateau avait coulé dans la baie, nous l’aurions su ! Elle doit bien être quelque part.

– Oui, en effet, nous serions au courant d’un naufrage s’il y en avait eu un. D’un autre côté, aucune traversée n’a été déclarée vendredi, mais cela n’exclut pas la possibilité que quelqu’un soit venu la chercher. Elle vivait avec vous, dans cette maison ?

– Où d’autre vouliez-vous qu’elle habite ? répliqua Óttar d’un ton vif.

– Je peux jeter un coup d’œil à sa chambre ?

Óttar haussa les épaules.

– C’est à l’étage. Il n’y a rien à y voir.

Il resta assis sans bouger, mais Ólöf se leva.

– Je vais vous accompagner, dit-elle, un peu plus chaleureuse que son mari.

Chaque marche craquait sous leurs pas dans le vieil escalier en bois. La chambre d’amis était petite mais

plutôt douillette, avec sa mansarde, ses étagères chargées de livres et la lucarne qui donnait sur la mer.

– C'est elle qui a apporté ces livres ? demanda Kristján.

– Non, non, ce sont les nôtres. Nous en mettons dans toutes les chambres. Ça apporte tellement de chaleur. Mon mari possède une belle collection. Il est avocat, vous le savez peut-être. Et assez réputé.

Kristján avait assurément déjà entendu son nom. Il hocha la tête.

– Óttar acceptait de moins en moins d'affaires. Il voulait réduire sa pratique pour se consacrer à des travaux académiques pendant quelque temps. Nous avons prévu de passer nos étés sur Videy. C'est agréable de vivre ici, en pleine...

Elle ne termina pas sa phrase et baissa les yeux.

– Elle a emporté toutes ses affaires ? s'enquit Kristján.

– Oui, il ne reste plus rien ici, répondit Ólöf.

– Elle vous a dit quelque chose ?

– Pardon ?

– Lára. Avant de partir ?

– Comment ça ?

– Comment a-t-elle expliqué sa décision ?

Ólöf hésita un moment.

– Elle n'a rien expliqué du tout, finit-elle par répondre. Elle... elle est juste partie.

– Sans prononcer un mot ? Votre mari affirmait qu'elle vous avait dit au revoir.

– Oui, excusez-moi. Ce que je voulais dire, c’est qu’elle a simplement émis le souhait d’abandonner prématurément son poste. Elle nous a demandé l’auto-risation. Naturellement, nous lui avons donnée, mais nous n’étions pas ravis.

– Et vous ne vous êtes pas inquiétés pour elle ?

– Inquiétés ? Je... non, nous venons à peine d’apprendre qu’elle n’est jamais rentrée chez elle. Mais je suis certaine qu’elle va très bien.

– Espérons-le.

– Nous pouvons peut-être redescendre ?

Kristján acquiesça et suivit Ólöf dans l’étroit escalier.

Lorsqu’ils pénétrèrent dans le salon, Óttar avait disparu. Kristján balaya la pièce du regard et sursauta quand il entendit un raclement de gorge juste derrière lui. Il se retourna, son cœur battait désagréablement vite, même s’il savait qu’il n’y avait rien à craindre.

– Téléphone pour vous.

Kristján laissa échapper une expression de surprise.

– Téléphone. Pour vous, répéta Óttar, comme s’il n’y avait rien de plus naturel au monde. Là-bas, dans mon bureau.

Perplexe, Kristján lui emboîta le pas.

De grandes bibliothèques recouvraient les murs. L’une d’entre elles accueillait plusieurs volumes – des jugements de la Cour suprême. Le téléphone noir l’attendait sur le bureau, son combiné posé à côté. Il flottait dans l’air une puissante odeur de renfermé. La

maison n'était pas en meilleur état à l'intérieur qu'à l'extérieur.

– Qui cherche à me joindre ? demanda Kristján.

– Un de vos collègues de la police, répondit Óttar.

Kristján porta le combiné à son oreille. La nervosité le gagnant, il piétinait sur place, les lames du parquet renvoyant un son creux. Il devait y avoir un sous-sol imprégné d'humidité sous ses pieds. Jamais il n'aurait voulu vivre dans une maison pareille.

– Kristján Kristjánsson à l'appareil.

– Bonjour, je m'appelle Eiríkur.

Kristján sut tout de suite de qui il s'agissait. L'homme était deux échelons au-dessus de lui dans la police : le supérieur de son supérieur.

– Bonjour..., souffla-t-il, hésitant.

– Óttar m'a contacté. Il voulait des explications sur l'interrogatoire pour le moins intrusif auquel vous les avez soumis, sa femme et lui.

– Il ne s'agit que de la procédure habituelle. Je me renseigne sur une jeune fille de quinze ans qui semble avoir disparu depuis plusieurs jours...

– Vous voulez parler de cette adolescente qui a fugué ?

– En fait, nous n'en savons rien. Elle travaillait ici, sur Videy, pour l'été. Ses parents s'inquiètent de...

Il ne put terminer sa phrase.

– Je ne vois aucune raison d'importuner Óttar et Ólöf avec cette histoire. Vous vous êtes vraiment donné la peine de faire le déplacement ?

Kristján envisagea de protester, de lui expliquer la situation plus en détail, mais c'était sans doute vain.

– À vrai dire, je m'apprêtais à repartir. Ma visite touchait à sa fin.

– Parfait. Vous transmettez de nouveau mes salutations à Óttar, ainsi qu'à Ólöf Blöndal. Je compte sur vous.

Eiríkur raccrocha.

Kristján reposa le combiné d'un geste prudent, s'efforçant de faire comme si tout allait bien.

– Rien d'urgent, dit-il ensuite à Óttar.

Ils retournèrent dans le salon où se trouvait toujours Ólöf.

– Bien, je crois que ce sera tout pour le moment, dit Kristján. À moins que quelque chose ne vous revienne ?

Il regarda les deux époux tour à tour.

– Absolument rien, répondit Óttar.

– Dans ce cas, il faut espérer que Lára réapparaisse rapidement.

Ce fut de nouveau Óttar qui répondit pour le couple :

– Je n'en doute pas. Quoi qu'il en soit, cela ne nous concerne pas. Et je ne pense pas que nous recevrons d'autres visites de ce genre.

– Une dernière question, si vous le voulez bien. Le bateau ne va pas revenir me chercher immédiatement. Cela vous dérange si je me balade un peu en attendant ? Je voudrais m'assurer que Lára n'est pas cachée quelque part...

– Cachée ? lâcha Ólöf avec surprise.

– Faites comme bon vous semble, coupa Óttar. L'île ne nous appartient pas.

– Dans ce cas, je vais faire un petit tour à pied. Merci infiniment pour votre accueil.

* * *

Kristján se dirigea vers l'ancienne école qu'Ólöf avait mentionnée, à l'est de l'île – unique vestige d'un village abandonné durant la Seconde Guerre mondiale. Tandis qu'il marchait le long du sentier herbeux, il fut frappé par la solitude des lieux. Au Moyen Âge, Videy abritait un riche monastère avant de devenir le siège des gouverneurs, quelques siècles plus tard. Aujourd'hui, les seuls habitants en dehors d'Óttar et d'Ólöf étaient les oiseaux marins qui s'égosillaient sur la côte. Le trajet lui prit plus de temps qu'il ne pensait. L'école, une vieille bâtisse en bois sur deux étages, se révéla, comme il s'y attendait, déserte, sans le moindre signe de la présence de Lára. Il reprit la direction de la jetée, s'arrêtant en chemin pour tenter d'ouvrir la porte de la maison coloniale. Verrouillée. Ólöf avait dit détenir les clés, mais il ne se sentait pas le courage de déranger de nouveau le couple pour les leur réclamer. Il se demandait à quoi il pouvait s'occuper à présent. Videy était divisée en deux terres reliées par un isthme, que Kristján envisagea un instant d'emprunter pour rejoindre la partie nord, avant de conclure qu'il n'en aurait pas le temps.

Soucieux de ne pas faire attendre le bateau, il regagna d'un pas rapide la jetée, d'où il admira la vue sur Reykjavík, de l'autre côté du bras de mer. La ville se développait à grande vitesse, de nouveaux quartiers étaient en train d'éclorre un peu partout, et l'ambitieux projet d'église à l'architecture moderne commençait à prendre forme au sommet de la colline. Il atteignit le quai plus tôt que prévu. On ne distinguait pas encore de bateau à l'horizon. Il avait le temps de faire demi-tour pour inspecter la petite église, qui serait probablement ouverte. Il nourrissait peu d'espoir d'y trouver l'adolescente, mais puisqu'il était là, autant s'en assurer.

Malgré la taille modeste du bâtiment, l'intérieur était étonnamment attrayant, avec sa haute chaire en bois peinte en bleu et vert et ses bancs tout aussi colorés. Kristján se dit que ce pourrait être un bel endroit pour épouser Guðrún, même s'il serait difficile d'y faire venir les invités. Une idée à garder derrière la tête. Fiancés depuis six mois, Guðrún et lui commençaient à parler d'avenir, de mariage et d'enfants. Ils habitaient dans l'ouest de Reykjavík, où Guðrún venait d'obtenir du travail dans l'épicerie du coin, ouverte au cours de l'été. Oui, peut-être se tiendraient-ils devant cet autel, un beau jour...

Les recoins n'étaient pas nombreux dans l'église, et à en juger par l'odeur, la porte n'avait pas été ouverte depuis une éternité. Un peu d'aération ne lui aurait pas fait de mal.

Lorsque Kristján ressortit à l'air libre, il fut accueilli par une brise fraîche. Percevant un bruit de moteur au loin, il regarda vers la mer et vit le petit bateau de pêche approcher. Il rejoignit la jetée d'un pas tranquille, s'efforçant de profiter de ce moment de paix et d'oublier les reproches faits par son supérieur un peu plus tôt. Totalement injustes. Kristján se contentait de faire son travail, mais les gens comme Óttar et Ólöf avaient des amis influents. Inutile de se lamenter.

Ayant atteint l'extrémité du quai avant l'arrivée du bateau, il patienta. Le soleil perçait timidement derrière les nuages, et le vent s'était calmé. Il contempla la mer, regrettant un peu son chapeau, tout bien réfléchi.

Il repensa à l'adolescente perdue. Elle se trouvait sûrement saine et sauve quelque part, ses parents se faisaient du souci pour rien. Soit dit en passant, il ne savait même pas à quoi elle ressemblait. Il allait devoir leur demander une photographie, si elle ne se manifestait pas.

Oui, il était logique de penser que Lára réapparaîtrait tout simplement, et qu'il n'aurait plus à remettre les pieds sur Videy. Mais tandis que le vieux bateau s'arrêtait au pied de la jetée, Kristján pressentit que cette affaire ne faisait que commencer.

1966

8 août

Assise à une des petites tables du café Mokka, une femme lisait *Vísir*, le journal local de Reykjavík. Devant elle, une tasse de café refroidissait à côté d'une moitié de gaufre nappée de crème et de confiture. Sur le mur au-dessus de sa tête, une gravure mettait en scène une explosion nucléaire et des enfants terrorisés. Rien de tout cela n'attirait son attention, tant elle était plongée dans la lecture d'un article sur une affaire jamais élucidée.

Kristján Kristjánsson, officier de police :
L'ombre de la disparition de Lára plane toujours

Il y a dix ans Kristján Kristjánsson s'est vu confier l'enquête sur la disparition de Lára Marteinsdóttir. Selon le policier expérimenté, cet événement continue de faire planer une ombre sur la société islandaise. Lára séjournait sur l'île de Videy, chez Óttar Óskarsson, avocat à la Cour suprême, et son épouse Ólöf Blöndal, lorsqu'elle a disparu sans laisser de traces. Âgée de seulement quinze ans, elle était appréciée de tous ceux qui la connaissaient. Une décennie plus tard, le mystère reste entier. Ainsi que Kristján Kristjánsson

l'a expliqué à notre rédaction, la police a suivi plusieurs pistes à l'époque, mais aucune d'entre elles n'a abouti. Personne n'a témoigné avoir emmené Lára à Reykjavík en bateau, et aucune dépouille n'a été retrouvée. La possibilité de demander de l'aide à des services de police étrangers a été un temps envisagée, mais l'affaire stagne désormais depuis plusieurs années. Comme si Lára s'était purement et simplement volatilisée.

La photo floue d'une jolie jeune fille aux cheveux et aux sourcils sombres, vêtue d'une robe en velours avec un col haut, accompagnait l'article. On y trouvait aussi le portrait de Kristján Kristjánsson, avec ses lunettes en écaille et des cheveux plus fins que dix ans auparavant. Malgré un visage chaleureux, il avait les traits fatigués, comme si la recherche de Lára avait épuisé toutes ses forces. La femme fixa les deux photos quelques instants avant de refermer le journal et de se lever, sans finir son café ou sa gaufre. Un malaise s'était emparé d'elle. C'était le cas chaque fois qu'elle entendait parler de l'adolescente. Elle avait perdu l'appétit et devait concentrer son énergie sur autre chose.

Elle abandonna le journal sur la table et sortit rapidement du café pour se rendre rue Skólavörðustígur, que balayait un vent glacial. De là, on distinguait les échafaudages de l'imposante Hallgrímskirkja, église en construction au sommet de la colline.

* * *

Assis à son bureau de l'ancien poste de police de la rue Pósthússtræti, en plein centre de Reykjavík, Kristján Kristjánsson était lui aussi plongé dans la lecture de *Vísir*.

Lui et le reste de son équipe ne s'étaient pas encore installés dans le nouveau commissariat de la rue Hverfisgata, mais il lui tardait de travailler dans cet environnement moderne et tout confort. Quelques pas seulement le sépareraient de son domicile de Stangarholt, et il aurait probablement droit à son propre bureau. Il se laissa aller quelques instants à ces douces pensées avant de reprendre sa lecture.

Qu'est-il advenu de Lára ? Un inconnu l'a-t-il emmenée de Videy à Reykjavik sur son bateau ? A-t-elle sombré dans l'océan avec ses bagages ? Ou bien a-t-elle été la victime d'un criminel sans scrupules à son retour dans la capitale ? Peut-être a-t-elle choisi de disparaître et vit aujourd'hui sous un nouveau nom à l'autre bout du monde. L'un de nos lecteurs en sait peut-être plus sur le destin de la jeune fille en photo.

Kristján soupira. Les spéculations du journaliste l'agaçaient. Elles minimisaient l'importance de l'affaire. Une gamine qui n'avait jamais fait de mal à une mouche avait disparu sans laisser de traces, et, il le craignait, avait subi un sort terrible. Mais que pouvait-on dire dans ce genre d'interview à part qu'on avait fait de son mieux ?

Avait-il vraiment fait de son mieux, cela dit ?

Il se leva et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Ce temps de chien annonçait un automne précoce : les passants grimaçaient sous les assauts des bourrasques glaciales tandis qu'ils faisaient les magasins ou passaient à la banque. Le mois d'août avait été plus froid et orageux qu'à l'accoutumée et lorsque le soleil refusait de se montrer, la ville paraissait bien grise.

Son esprit le ramena dix ans en arrière, au mois d'août 1956. À l'époque où, encore jeune recrue au sein des forces de police, il avait pris conscience que des pouvoirs extérieurs cherchaient à influencer le déroulement de son enquête. Au moment où il s'était emparé du téléphone chez Óttar et avait dû subir les réprimandes d'Eiríkur, son supérieur, pour avoir gaspillé son énergie dans cette affaire. Kristján s'était senti humilié à son retour en ville ; il estimait n'avoir fait que son devoir. Mais que dire à son patron dans de telles circonstances ? Il s'était souvent posé la question au cours des dix dernières années, bien qu'il n'en ait jamais parlé à personne d'autre que sa femme qui haussait toujours les épaules en lui répétant de ne plus s'appesantir sur cette affaire, de passer à autre chose. Dire qu'il s'était abstenu de creuser la piste Högni Eyfjörd... Il n'avait pas eu le courage d'aller embarrasser un éminent citoyen avec des questions gênantes.

Pourtant l'affaire avait été loin d'être classée ce jour d'août sur l'île de Videy.

Lára n'était jamais réapparue. Quand la police avait fini par diffuser un avis de recherche à la radio publique

et dans les journaux, la disparition de l'adolescente avait provoqué un vif émoi ; ce n'était pas tous les jours qu'une jeune fille se volatilisait en Islande. Ses grands yeux noirs, qu'on distinguait sur la photo, lui donnaient un air inquiet, comme si Lára possédait un terrible secret. La jeune fille avait éveillé l'empathie des lecteurs, la nation entière voulait la retrouver. La pression sur les services de police était énorme, et Kristján, le visage de l'enquête, n'avait pas été à la hauteur de sa tâche.

Plusieurs policiers avaient travaillé avec lui. Accompagné d'un collègue, il avait rendu visite aux parents de la jeune fille, qui habitaient Grjótathorp, un enchevêtrement de vieilles maisons en bois et de rues étroites sur une colline en plein centre de la ville. Le couple avait commencé à s'inquiéter lorsqu'elle ne les avait pas appelés le week-end de sa disparition.

– Elle nous téléphone toujours, avait expliqué sa mère à qui Lára ressemblait énormément, à en juger par la photo. Elle est très casanière, et elle nous raconte tout. Elle s'est mis cette idée en tête de vouloir travailler comme femme de ménage à la campagne pendant l'été et a postulé auprès de ce couple à Videy. Quand elle a obtenu la place, je n'étais pas surprise, sérieuse et aimable comme elle est. La jeune fille qui avait séjourné là-bas l'été précédent ne nous en avait dit que du bien.

Le père de Lára était légèrement plus âgé que sa femme. Tous deux étaient enseignants et elle était leur unique enfant. Au milieu de sa chambre parfaitement rangée se trouvait un lit au cadre blanc recouvert d'une

couverture colorée qu'elle avait elle-même crochétée pendant ses cours de travaux manuels. Elle avait l'œil pour choisir les couleurs, avait pensé Kristján. Il trouvait étrange que ces détails sans importance soient restés gravés dans sa mémoire dix ans après. Dans son armoire demeuraient les vêtements qu'elle n'avait pas emportés sur Videy, principalement des tenues hivernales, mais aussi la robe en velours qu'elle portait sur la photo en noir et blanc diffusée dans les journaux – la robe était verte.

Une coiffeuse et une chaise modestes, de fabrication probablement artisanale, étaient disposées contre l'un des murs. Le tiroir du petit meuble contenait plusieurs cartes postales d'une cousine de Lára qui habitait Copenhague. Une bibliothèque accueillait une bible et quelques romans, dont les œuvres de l'écrivain islandais récemment nobélisé Halldór Laxness.

Pas le moindre indice. Kristján avait trouvé un journal intime derrière la collection de romans sur l'étagère, mais celui-ci datait de l'hiver 1954-1955. Avec une écriture appliquée, Lára y décrivait ses repas et parlait de ses camarades de classe. Principalement des garçons qu'elle trouvait séduisants.

Kristján avait demandé à la mère de Lára si sa fille avait gardé l'habitude de tenir un journal. Elle avait répondu par l'affirmative, ajoutant qu'elle l'avait fortement encouragée à raconter sa vie sur Videy.

– Ce devait être une aventure. Ma Lára n'avait encore rien vécu d'extraordinaire. Elle préparait son diplôme de

fin d'études et travaillait comme vendeuse dans une crèmerie à côté des cours. Ce boulot sur Videy était l'occasion pour elle de vivre quelque chose d'exceptionnel, une transition vers l'âge adulte.

Ses yeux s'étaient remplis de larmes lorsqu'elle avait prononcé ces derniers mots.

– Elle n'avait pas vraiment besoin d'y aller... de travailler je veux dire. Elle n'avait que quinze ans et maintenant...

Elle n'avait pas réussi à finir sa phrase.

Kristján se rappelait également avoir demandé si Lára pouvait avoir eu l'intention de retrouver quelqu'un à Reykjavík ce week-end fatidique. Cette fois, c'était son père qui avait pris la parole : sa fille n'avait pas de petit ami.

– Lára a toujours été très proche de nous. Je ne peux pas imaginer une seule seconde qu'elle serait revenue à Reykjavík sans nous le dire.

Kristján pouvait penser à d'innombrables exemples de jeunes qui, pour diverses raisons, n'informaient pas leurs parents de leurs allées et venues. Cela dit, aucune des copines de Lára n'avait mentionné à la police l'existence d'un petit ami ou d'un autre homme dans sa vie avec qui elle aurait pu fuguer.

Ce séjour à Videy était son aventure à elle. D'après ses parents, elle avait rencontré Óttar et Ólöf, les propriétaires, par l'intermédiaire de la jeune fille qui avait travaillé chez eux l'été précédent. Kristján avait bien envisagé de la contacter, mais n'en avait jamais

fait sa priorité – qu’aurait-elle pu savoir de ce qu’il était advenu de Lára ?

Lára appelait ses parents toutes les semaines et semblait heureuse. Certes, il lui aurait été difficile de se plaindre avec ses employeurs non loin d’elle, mais ses parents s’accordaient à dire qu’elle avait l’air satisfaite de son expérience, et rien dans le son de sa voix n’indiquait qu’ils auraient eu à s’inquiéter. Elle avait pris le bateau pour l’île au début du mois de mai et devait y rester jusqu’à la fin août. D’après Óttar et Ólöf, ses employeurs, elle avait finalement décidé de mettre un terme plus tôt que prévu à son séjour. La mère de Lára émettait des doutes :

– Ça ne lui ressemble pas du tout de ne pas aller au bout de ses engagements, vous pouvez me croire. Elle arrivait toujours à l’heure à la crèmerie et jamais elle n’aurait permis qu’on dise qu’elle était du genre à baisser les bras.

Kristján émergea de ses vieux souvenirs dans un sursaut. Toujours debout derrière la fenêtre du poste de police, il termina en grimaçant son jus de chaussette devenu froid. L’affaire Lára continuait de l’obséder. Il n’abandonnerait pas, même si beaucoup de temps avait passé, même si la plupart des indices avaient disparu. Le chagrin qu’il avait lu dans le regard de ses parents lui avait brisé le cœur. Il voulait apaiser leur souffrance – autant que possible.

À l’époque, on avait considéré que Lára était probablement montée dans le bateau d’un inconnu et que

son destin avait été scellé, soit sur le chemin du retour vers la côte, soit plus tard à Reykjavík. C'était peut-être l'explication la plus commode : un agresseur anonyme, un crime insoluble.

Kristján ne pouvait s'empêcher de se demander s'ils n'auraient pas mieux fait de concentrer leur attention sur Videy, y effectuer des recherches encore plus approfondies, interroger Óttar et Ólöf de manière plus insistante. Bien sûr, la police avait fouillé toute l'île à l'époque, sans succès. Quant au couple, ils s'en tenaient à leur version des faits : l'adolescente avait décidé de les quitter et de retourner en ville.

Les autorités avaient lancé un appel à témoin pour tenter d'identifier l'individu qui aurait pu emmener Lára dans son bateau ce fameux week-end, mais personne ne s'était manifesté. Aucune des informations fournies par le capitaine du port de Reykjavík au sujet des traversées entre Videy et la capitale ce vendredi-là ne leur avait été utile. L'île se situant à quelques kilomètres seulement de la côte, un petit bateau aurait pu effectuer le trajet sans attirer l'attention, et il n'avait pas nécessairement pris la direction de Reykjavík. Les recherches n'avaient rien donné. Les plages avaient été inspectées, mais on n'y avait trouvé ni corps échoué, ni bagages. Lára s'était tout simplement volatilisé.

C'était précisément pour cette raison que l'affaire avait ému tout le pays. Rien de suspect n'avait discrédité Lára, elle n'avait aucun secret et semblait être une fille à qui tout le monde pouvait s'identifier. Une fille

qui avait voulu vivre quelque chose de nouveau. Une fille qui avait quitté la maison familiale le temps d'un été dans l'espoir d'acquérir un peu de maturité et d'indépendance, qui s'était acquittée consciencieusement de ses tâches, jusqu'à ce jour où elle avait décidé de quitter son emploi plus tôt que prévu – si ce témoignage était bel et bien vrai.

Son départ de Videy demeurait un mystère total. À moins qu'elle n'ait jamais quitté l'île.

1976

7 août

« Ce sera bon pour le département, Kristján, bon pour toi et pour la police » lui avait dit son supérieur pour le convaincre.

Bon pour toi, avait pensé amèrement Kristján. Les mots résonnaient dans son esprit tandis que, assis dans son appartement de Kópavogur, il proposait du café au journaliste.

– Plutôt du thé, si vous avez, répondit poliment son invité.

Quel bénéfice pouvait-il tirer du fait de ressasser encore une fois la disparition de Lára ? Il n'avait qu'une envie : oublier cette affaire. Depuis vingt ans, elle pesait sur ses épaules. Bien qu'il ait gravi des échelons dans la police, il avait toujours eu l'impression qu'il serait parvenu encore plus loin s'il n'avait pas raté cette enquête. Et maintenant, il était là, forcé d'incarner cet échec une fois de plus. « Les journaux en parleront que ça nous plaise ou non, avait insisté son supérieur. Autant partager notre point de vue. » Étrangement, il

n'avait pas proposé de recevoir le journaliste à sa place. Kristján était toujours celui qu'on jetait aux lions.

En réalité, l'intérêt pour le sort de Lára avait été éclipsé ces derniers mois par la disparition de deux hommes, Gudmundur et Geirfinnur, et par ces quatre suspects qui avaient été arrêtés, puis relâchés. Kristján n'avait pas participé à cette enquête.

Le journaliste, Ólafur, le rédacteur en chef du journal, avait l'air tout à fait sympathique et Kristján ne doutait pas de la qualité de son article à venir. Lecteur assidu de *Vísir*, il appréciait leur traitement de l'actualité. Son interview devait faire la une de l'édition du week-end.

À travers les fenêtres, on voyait le soleil disparaître petit à petit à l'horizon. Le retour de l'obscurité en août, après des semaines de soleil de minuit, révélait une certaine angoisse chez Kristján, et ce depuis son enquête sur la disparition de Lára vingt ans plus tôt. Parfois, il s'imaginait qu'elle avait simplement été engloutie par les ténèbres.

– Je tenais à vous remercier de m'avoir invité chez vous, Kristján. Je sais que ce n'est pas évident. Nous avons l'intention de faire le résumé de cette terrible affaire dans le journal de dimanche, mais le cœur de l'article sera consacré à votre interview.

Kristján hocha la tête, essayant de balayer ses doutes, et espérant que l'entretien ne prendrait pas plus d'une heure, car il se préparait à regarder la dernière enquête de Columbo à 21 heures. Il était dans les

temps. Le programme qui passait pour le moment sur l'unique chaîne de télévision islandaise était un documentaire suédois sur la production d'armes.

– Pouvez-vous nous raconter les événements de ce jour fatidique où vous avez entendu parler de Lára pour la première fois ?

Kristján garda le silence un instant.

– Pour moi, c'était une journée de travail ordinaire. Je me souviens qu'il faisait froid, comme c'est parfois le cas en août. Et je me rappelle que je n'imaginai pas que cela puisse être autre chose qu'une fugue.

– Rien ne suggérait que vous parleriez encore de cette affaire vingt ans plus tard ?

Kristján secoua la tête.

– J'étais jeune et sans expérience, je n'avais que vingt-quatre ans. Bien sûr, j'avais la sensation de tout savoir à l'époque, mais on peut dire que c'est cette enquête qui m'a jeté dans le grand bain.

– Vous pensez souvent à Lára ?

La question lui semblait dépourvue de sous-entendus, pourtant, la réponse n'était pas si simple. Confortablement installé dans le fauteuil à motifs, le journaliste avait posé un magnétophone à côté des tasses sur la table basse. La trentaine, les cheveux noirs, il portait un élégant costume gris. Kristján avait la sensation de le connaître, mais c'était uniquement parce qu'il l'avait si souvent vu présenter le journal télévisé pendant les premières années suivant l'instauration de la télévision en Islande, en 1966. Autrefois en noir et blanc, cet

homme était à présent assis tout en couleurs dans son salon, si l'on exceptait son costume gris.

– Bien sûr, j'y pense régulièrement, répondit-il après une courte réflexion – la vérité, c'était qu'il ne se passait pas une journée sans qu'il ne pense à elle.

Parce qu'il savait qu'il n'avait pas fait de son mieux. Il n'avait pas pu suivre la piste qui semblait pourtant la plus prometteuse, car on la jugeait « tirée par les cheveux ». Cette foutue manière de se protéger les uns les autres contaminait toute la classe politique ; il ne fallait surtout pas faire de vagues et risquer de déplaire à ceux qui « comptaient ». Et Kristján avait joué le jeu. Il tenait à son travail, ne voulait pas se mettre ses supérieurs à dos. *Tu es dingue ? Högni Eyfjörd n'a rien à voir avec cette affaire, voyons...* Voilà le refrain qu'on lui avait servi.

De nouveau, son esprit le ramena vingt ans en arrière. Un pêcheur l'avait emmené à Videy pour une troisième inspection des lieux, qui s'avèrerait aussi la dernière. Ayant évidemment entendu parler de la disparition de Lára, le marin lui avait demandé si on la recherchait toujours. Kristján avait acquiescé, un chapeau neuf sur la tête. Il faisait un temps agréable, le vent soufflait moins fort et le soleil brillait encore en cette fin d'été.

– J'ai emmené Högni une fois sur cette île. Vous voyez de qui je parle ?

Kristján avait immédiatement compris de qui il s'agissait.

– Högni Eyfjörd ?

Un promoteur immobilier et entrepreneur de bonne famille, avec un bon réseau, de l'âge du couple qui habitait Videy.

– Oui, il était sur son trente-et-un. Il avait manqué son bateau, d'après ce que j'ai compris, et il avait besoin d'un moyen de locomotion à la dernière minute.

– C'est récent ?

– Il y a à peu près un mois. Un vendredi soir, je me souviens. Ça n'a peut-être pas d'importance, mais je voulais vous en toucher un mot, vu que vous êtes de la police.

Et Kristján n'avait pas donné suite... Il avait cédé à la pression.

Le journaliste se racla la gorge. Kristján prit conscience qu'il s'était laissé absorber par ses souvenirs.

– Excusez-moi ?

– Je vous demandais simplement quelle était votre théorie sur ce qui avait pu arriver à Lára.

Si étrange que cela puisse paraître, Kristján ne s'était pas préparé à cette question. Néanmoins, il répondit sans l'ombre d'une hésitation :

– Je pense qu'elle est vivante.

– Vraiment ? s'exclama le journaliste – à la fois étonné et pensant sûrement qu'il tenait là le titre de son article.

– Oui, je le crois. J'en suis persuadé.

– Vous voulez bien nous expliquer ça plus en détail ?

Le journaliste avait quelque chose de chaleureux

dans la voix, il semblait porter un intérêt sincère à tout ce que Kristján disait, ce qui l'invitait à une certaine forme de sincérité.

– Eh bien... Nous n'avons retrouvé aucun indice suggérant que quelqu'un lui avait fait du mal. Elle résidait et travaillait chez une bonne famille qui la traitait bien. Et puis elle a disparu, et ses bagages avec... Elle ne s'est quand même pas jetée à la mer avec sa valise ! Ça me semble complètement improbable. Non, je pense qu'elle est partie de son plein gré, qu'elle a voulu disparaître, mais je ne sais pas pourquoi.

Levant les yeux, Kristján se rendit compte que sa femme Gudrún l'observait d'un air désapprouvateur depuis la cuisine. Rien d'étonnant, ils avaient déjà évoqué cette théorie entre eux et elle l'avait chaque fois dissuadé d'en parler publiquement. Cela ne ferait que rouvrir de vieilles blessures et mettrait les parents de Lára dans une situation délicate : cela sous-entendait que la jeune fille avait voulu fuir sa maison.

Mais c'était dit, il ne pouvait plus revenir en arrière. Il avait répondu sur un coup de tête mais se sentait en paix avec cette décision. Peut-être aiderait-elle à relancer l'enquête, à bousculer quelqu'un.

– Voilà qui est intéressant, reprit le journaliste. Vous aviez creusé cette possibilité à l'époque ?

– Nous ne disposons que de très peu d'éléments, vous savez. Rien que des suppositions. La fille avait simplement disparu. Mais je voudrais vous demander une faveur, si vous me le permettez...

– Bien sûr, Kristján.

– Je souhaiterais faire passer un message à Lára, au cas où elle soit bien vivante quelque part, cachée sous un faux nom, vous comprenez ?

Le journaliste hocha la tête.

Kristján eut soudain l'impression de se trouver au beau milieu d'un studio de télévision, le lampadaire du salon en guise de projecteur, comme s'il s'adressait directement à Lára en regardant droit dans la caméra :

– Je voulais lui dire : fais-nous savoir que tu vas bien, où que tu sois... Cela apaiserait tant de gens.

Moi le premier, ajouta-t-il pour lui-même.

Ce n'était qu'un vœu pieux, mais il n'y avait pas de mal à avoir un peu la foi. Et tout au fond, il savait très bien que Högni Eyfjörd n'avait rien à voir avec la disparition de cette jeune fille, n'est-ce pas ? C'était absurde. Pourquoi un entrepreneur responsable de la construction d'une bonne moitié de la ville aurait-il fait du mal à une adolescente innocente ?

Kristján se sentait un peu mieux. Une fois de plus, il était parvenu à se convaincre que Lára était en vie. Il essaya de changer de sujet, de s'accorder un bref répit :

– Dites-moi, il y a une grosse différence entre ce que vous faites là et la télévision ?

Le journaliste sourit. Il ne s'attendait probablement pas à être lui-même interviewé.

– Pour être honnête, je préfère ce genre d'entretien. C'était une formidable aventure d'aider à mettre

la télévision sur pied, mais nous avons tous besoin de changer d'air à un moment. Dans dix ans, je ferai peut-être encore quelque chose de complètement différent. Et vous ?

– Dans dix ans ?

– Oui, en 1986.

– Ce n'est pas pour tout de suite, répondit Kristján. Mais j'appartiendrai sans doute encore à la police.

Il n'avait même pas besoin d'y réfléchir, c'était une évidence. Flic un jour, flic toujours. Il avait fait du bon travail, obéi aux ordres. Avec sa femme, ils cherchaient un plus grand logement – un pavillon individuel. Leurs revenus n'étaient pas très élevés, mais stables. Ils économisaient tous les deux chaque mois, ignoraient ces publicités pour des voyages à l'étranger ; avec un peu de chance, ils parviendraient à acquérir leur propre maison d'ici à quelques années. Le problème était que l'inflation galopante grignotait presque aussitôt tout ce qu'ils parvenaient à mettre de côté. Les nouvelles pièces en aluminium de la couronne islandaise étaient si fragiles qu'elles pouvaient flotter sur l'eau – ce qui en disait long. Mais depuis quelque temps, il songeait à construire de ses propres mains, ou à acheter des murs et aménager l'intérieur par étapes dans l'un de ces nouveaux quartiers qui florissaient.

– La police, c'est vraiment votre monde, si je comprends bien ?

– Oui, je crois que j'y ai toujours eu ma place. Mon grand-père faisait partie des forces de l'ordre,

pas mon père, mais on peut dire que j'ai ça dans le sang. Je m'y sens bien, et je crois que je fais du bon boulot.

– L'enquête sur la disparition de Lára s'est-elle déroulée comme il le fallait ? Vous pouvez nous en dire un peu plus ?

Kristján hésita un instant.

– Elle s'est bien passée. Enfin... c'est peut-être un peu maladroit de formuler les choses comme ça, puisque nous avons échoué... Nous n'avons pas retrouvé Lára, mais je pense sincèrement que nous n'avons pas négligé le moindre aspect : nous avons interrogé toutes les personnes impliquées et, oui, nous avons accompli notre tâche avec professionnalisme.

En prononçant ces mots, il ressentit un arrière-goût amer dans la bouche mais s'efforça de n'en rien laisser paraître.

– Vous a-t-on suffisamment soutenu ?

– Pardon ?

– Je veux parler de vos supérieurs.

– Oui, j'ai reçu tout le soutien dont j'avais besoin.

C'était la bonne réponse. La seule et unique réponse publiable.

– Le plus important dans une enquête de ce type, reprit Kristján, c'est de pouvoir agir librement, de pouvoir inspecter chaque recoin, et c'est ce que nous avons fait. Bien sûr, il y a des moments où vous avez besoin d'aide, et dans ces cas-là, vous la réclamez.

– Je vois, oui. Vous pouvez nous décrire l'île de

Videy telle qu'elle était durant ces années-là ? Beaucoup de choses ont changé en deux décennies.

– Assurément. Le couple, qui a déménagé aujourd'hui... Ils y ont passé quelques étés, je crois...

– Óttar et Ólöf, oui.

– Voilà. Je me rappelle m'être dit qu'ils devaient mener une vie paisible là-bas. Mais bien sûr la disparition de Lára a tout fait basculer. J'imagine que c'est l'une des raisons pour lesquelles ils ont décidé de ne pas rester. Puis-je vous demander si vous vous êtes également entretenu avec eux pour votre article ?

– Malheureusement, ils n'y ont pas tenu. Tout le monde n'est pas prêt à se remémorer le passé.

Une fois encore, Kristján regretta d'avoir accepté cette interview et de s'être laissé embarquer dans un tel traquenard.

– Je peux comprendre, répondit-il, un peu acerbe.

Le journaliste n'y était pour rien. Il ne faisait que son travail. Ce n'était pas le premier à écrire sur la disparition de Lára, et ce ne serait sans doute pas le dernier.

– Vous leur avez souvent rendu visite sur Videy ?

Un instant, Kristján envisagea de mentir. Mais ce n'était pas une option. Un policier ne peut pas raconter des mensonges à un journaliste. La vérité finit toujours par rejaillir. Et avec quelles conséquences. Il ne comptait pas perdre son travail pour un mensonge, même s'il avait honte du travail bâclé qu'il avait effectué à l'époque.

Il se demanda s'il ne devait pas se contenter de dire qu'il n'avait pas le droit de s'exprimer en détail sur

l'enquête, mais il doutait que ses supérieurs apprécient cette réponse. Beaucoup de temps avait passé, il ne pouvait pas donner l'impression que lui ou la police avaient quelque chose à cacher.

– Aussi souvent que nécessaire. Nous sommes allés les voir à trois reprises. La première fois, lorsqu'on nous a signalé la disparition de Lára, j'y suis allé seul. Puis une battue a été organisée sur Videy, comme les journaux l'ont relaté. Des policiers, des volontaires, des membres de la famille ont inspecté l'île de part en part... Enfin, vous ne vous en souvenez probablement pas, vous êtes trop jeune.

Le journaliste sourit.

– Je me suis replongé dans les articles de l'époque avant notre rencontre, j'ai vu des photos de ces recherches dans de vieux journaux. Ça a dû être une sacrée opération.

– À ce moment-là, nous commençons sérieusement à nous inquiéter pour Lára. Nous n'avions plus de nouvelles depuis plusieurs jours et nos concitoyens voulaient des réponses. Nous n'avions pas d'autre choix que de fouiller chaque recoin. Mais la pauvre enfant restait introuvable.

Un étrange silence succéda à cette phrase, comme si elle recelait de terribles secrets au poids incommensurable. Un poids que Kristján portait sur ses épaules depuis deux décennies. Il avait beau ne pas être particulièrement croyant, il priait presque chaque soir. Et cette prière était toujours la même : que le mystère

autour de la disparition de Lára s'éclaircisse. Pour elle et sa famille, bien sûr, mais au moins autant pour lui. Vivre avec un tel fardeau était devenu insupportable.

Parfois, assis à son bureau tard le soir, quand tous les autres étaient partis, il consultait le vieux dossier de l'enquête, essayant de déterminer s'il était passé à côté de quelque chose, même d'un minuscule détail. Il se remémorait du mieux qu'il pouvait les différents interrogatoires, les personnes impliquées, l'expression de leur visage, croisant les doigts pour que le temps n'ait pas gommé la frontière entre l'imaginaire et le réel.

Il poursuivit :

– Je me souviens très bien du jour de la battue. Une journée d'automne glaciale, comme si les dieux de la météo étaient contre nous, comme s'ils ne voulaient pas qu'on la retrouve. Nous nous sommes séparés en plusieurs groupes. Nous étions accompagnés par des spécialistes, des gens qui connaissaient l'île sur le bout des doigts. En vérité, il y avait peu de risque de se perdre sur ce bout de rocher, Videy n'est pas si grande. Hormis l'église, la maison coloniale, l'ancienne école et la ferme, peu de constructions existaient sur l'île. Je ne sais pas pourquoi, mais je m'étais toujours imaginé que Lára s'était abritée dans l'église. Pourtant, on ne l'y a pas retrouvée. Elle n'était tout simplement pas sur cette île.

– Si ses bagages n'avaient pas disparu, on aurait sans doute conclu qu'elle s'était jetée à la mer, non ?

– Oui. Ses bagages, en effet. Ça ne collait pas.

– Si je vous suis, vous êtes retourné là-bas encore une fois après ça, c’est juste ?

Kristján acquiesça. Le fameux voyage avec le pêcheur qui lui avait parlé de Högni.

– Oui, j’ai fait la traversée une troisième fois pour m’entretenir une dernière fois avec le couple. La piste refroidissait, si elle avait un jour été chaude. Nous n’avions toujours aucune nouvelle, aucun indice, personne ne l’avait vue ni eue au téléphone. Je ne voulais rien lâcher, m’entretenir avec ses employeurs pour savoir s’ils avaient pu oublier quelque chose, un détail...

Le journaliste l’interrompt :

– Dois-je comprendre qu’ils étaient suspects dans cette affaire ?

La question le désarçonna. Comment répondre ? Bien sûr, qu’ils étaient suspects – du moins, selon lui. C’était une autre histoire pour son supérieur, celui qui avait insisté pour qu’il laisse Óttar et Ólöf en paix. Durant son enquête, Kristján s’était abondamment renseigné sur le parcours d’Óttar. Un avocat blanc comme neige, au-dessus de tout soupçon. Impossible d’envisager qu’il ait pu faire du mal à une jeune fille. En parallèle de son travail de juriste, il prenait souvent part au débat public et avait investi dans les affaires. Il entretenait des liens solides avec le monde politique. La toile tissée par un homme comme Óttar s’étendait à l’ensemble de la société, même s’il était encore jeune à l’époque – à peine plus de trente ans. Il enseignait le droit des obligations à l’université et avait travaillé

comme consul. Le couple possédait une maison dans le centre de Reykjavík en plus de leur résidence sur Videy. Ólöf, la femme, venait d'une bonne famille sans doute à l'origine de la fortune du couple : des grossistes, des parlementaires et des ministres à chaque branche de son arbre généalogique. Des citoyens éminents qui n'auraient jamais fait de mal à quiconque, ou du moins c'était ce qu'il ressortait. Mais Kristján n'avait jamais pu les rayer de sa liste de suspects. La jeune fille avait disparu sous leur nez. Le constat était simple : ils étaient d'abord trois sur cette île, puis il n'en était resté que deux. Comme dans un polar d'Agatha Christie. Un vrai flic consciencieux aurait creusé cette piste, les aurait convoqués à un interrogatoire en bonne et due forme au poste, n'aurait pas hésité à les malmener. Un vrai flic aurait servi les intérêts de Lára, et non ceux de son supérieur. Mais à cette épreuve, Kristján avait échoué encore et encore.

– Nous n'avons jamais eu de véritable suspects, dit-il finalement, choisissant soigneusement ses mots. Il n'y a jamais eu le moindre indice prouvant qu'un crime ait été commis, voyez-vous. Nous cherchions une adolescente qui avait disparu, nous n'enquêtons pas sur un homicide...

Si Lára avait été assassinée, n'était-il pas évident que le couple de Videy était impliqué ? N'étaient-ils pas les seuls qui en avaient eu l'occasion ? Ils avaient pu cacher les bagages, se débarrasser du corps. Peut-être s'agissait-il d'un terrible accident, d'une dispute

qui s'était achevée dans le sang et qu'ils avaient dû dissimuler pour protéger leur réputation ? Les médias avaient dressé d'eux un portrait étonnamment flatteur, à vrai dire. Et la population n'osait croire que cet avocat et sa femme aient joué un rôle dans la disparition de Lára. Kristján se rappelait une interview d'Ólöf Blöndal dans le *Morgunblaðið*, où elle suppliait les gens d'aider à chercher la jeune fille et ne tarissait pas d'éloges sur l'adolescente, dont elle vantait la rigueur dans le travail. *Une jeune fille belle et lumineuse*, voilà la formule exacte qu'elle avait employée. Et c'est ainsi qu'il l'imaginait, lui aussi, même s'il ne l'avait jamais rencontrée. Au fil des semaines, il avait senti se tisser entre Lára et lui un lien étrangement fort.

– Je vois, pas de suspect, donc. Il n'a jamais été question de modifier le statut de cette investigation, d'ouvrir une enquête pour meurtre ?

Le ton du journaliste était devenu un peu plus âpre.

Kristján jeta un coup d'œil autour de lui, hésitant sur sa réponse. Il voyait déjà les gros titres.

C'est alors que Gudrún sortit de la cuisine et lança :

– Kristján et moi allons devoir y aller, nous avons rendez-vous chez des amis.

– Pardon ?

– Oui, il ne vous l'a pas dit ? demanda-t-elle avec douceur, comme s'il n'y avait rien de plus naturel que ce mensonge évident.

– Eh bien, non, mais ce n'est pas grave. Je ne comptais pas vous déranger très longtemps.

– Aucun problème, dit-elle.

– Nous aurons besoin d'une photo de vous – récente, je veux dire, enchaîna le journaliste à l'attention de Kristján. Je pourrai vous envoyer un photographe ?

Kristján hésita de nouveau et se gratta la tête. Ces derniers temps, il avait perdu beaucoup de cheveux – peut-être aurait-il eu besoin de ce chapeau qui s'était envolé par-dessus bord lors de sa première visite à Videy ? Le portrait de lui qui illustrait habituellement les articles traitant de l'affaire Lára commençait à dater – il avait vieilli. Il n'eut pas le courage de refuser.

Hausant les épaules, il répondit :

– Oui, j'imagine...

Aux origines du roman *Reykjavík*

Terre des incroyables sagas littéraires et aventures vikings, l'Islande est un pays nourri de littérature. Une passion partagée jusqu'au sommet de l'État : Katrín Jakobsdóttir, Première ministre islandaise actuellement en exercice, publie aujourd'hui son premier roman, coécrit avec l'écrivain à succès Ragnar Jónasson, *Reykjavík*. Le projet de ce roman policier écrit à quatre mains est né en 2020, lors d'un déjeuner entre l'écrivain et la Première ministre.

« Début 2020, alors que nous discutons de romans policiers, Ragnar Jónasson a évoqué une idée folle : écrire un roman, ensemble. Il avait déjà une intrigue en tête, la disparition non expliquée d'une jeune fille sur l'île de Videy et l'envie d'évoquer cette période heureuse des années 1980. Nous avons tous les deux dix ans lors de la célébration du bicentenaire de notre ville, Reykjavík, en 1986 et nous étions au cœur de la fête, alors que tout le monde essayait de récupérer une part de ce gâteau de

200 mètres de long... C'était aussi une époque passionnante de changements très rapides pour l'Islande. Pour autant, écrire un roman ? Cela semblait impossible avec mon agenda. Mais la pandémie est arrivée et ce fut très thérapeutique de pouvoir se tourner de temps à autre vers cette histoire. »

« J'ai été surpris qu'elle accepte, elle est tellement occupée ! avoue de son côté Ragnar Jónasson. Le travail d'écriture n'a pas été une mince affaire, nous devions caler nos séances de travail entre ses rencontres avec Boris Johnson un jour, Emmanuel Macron l'autre. C'était assez surréaliste. »

« L'écriture du roman nous a pris deux ans, continue Katrín. Nous écrivions chacun un chapitre, l'un après l'autre, avant de faire la relecture globale à deux. Ragnar, habitué au travail en solitaire, m'a avoué qu'il avait trouvé assez agréable de partager sa feuille de papier avec une autre. Même si nous avons continué de batailler à propos de certains points jusqu'à la dernière minute, il est clair que ce livre nous a apporté beaucoup de plaisir, dont nous espérons qu'il se transmettra à nos lecteurs. »

RAGNAR JÓNASSON

« Le meilleur auteur de romans policiers de notre époque ? »

The Times



Déjà en librairie

La Martinière
NVIR

EN LIBRAIRIE
LE 6 OCTOBRE 2023

Le roman policier événement
N°1 des ventes en Islande

Août 1956, une jeune adolescente de quinze ans disparaît sans laisser de traces sur une petite île au large de Reykjavík.

Trente ans plus tard, l'Islande n'est plus la nation timide de l'après-guerre et se prépare à recevoir un grand sommet réunissant les USA et l'Union soviétique. Mais aucun Islandais n'a oublié cette énigme, jamais résolue. Alors que Reykjavík s'apprête à fêter son 200^e anniversaire, un jeune journaliste décide de remonter aux sources de cette mystérieuse affaire – aux conséquences imprévisibles.

Ragnar Jónasson est l'un des auteurs de polar islandais favoris des français.

Katrín Jakobsdóttir est Première ministre d'Islande.

Extrait offert par les Éditions de La Martinière

Retrouvez-nous @lamartiniere.litterature



www.editionsdelamartiniere.fr

Pour vous inscrire à notre newsletter :



La Martinière
NOIR

Ne pas jeter sur la voie publique

